

LE COMPLEXE CORSE

GABRIEL XAVIER CULIOLI



au Vif du Sujet
GALLIMARD

PER UNA
SOLUZIONE

Extrait de la publication

© *Editions Gallimard, 1990.*

Ces pages, je les offre à Paul Silvani, l'observateur infatigable des choses de Corse; à René Siacci, l'ami à l'intelligence créatrice et frémissante; à Edmond Simeoni, l'homme des premiers combats et de la morale intransigeante; à Annie et Dom Pierre Perfettini, mes camarades corses de Montreuil.

L'ARCHÉOLOGIE DES PRÉJUGÉS

*Où la chèvre corse remue la terre de ses racines
afin d'y découvrir les éventuelles origines
de sa diabolique réputation*

Un mal étrange et permanent affecte la Corse depuis des millénaires : cette île, à peine plus grande que l'Aveyron, peuplée dans ses meilleures décennies de 300 000 âmes, a fait couler plus d'encre, plus de sang et suscité plus de convoitise que bien d'autres puissantes nations constituées de l'Europe méridionale. « Depuis les Romains, la Corse a connu dix-neuf changements de domination, trente-sept révoltes générales, sept périodes d'anarchie. C'est l'histoire la plus tragique de la Méditerranée »¹, écrivait Alexandre Sanguinetti, cet éminent « corsaire » du gaullisme.

Singuliers, la Corse et son peuple le sont également pour leur durée. Toujours conquis mais jamais intégrés, ils défièrent le temps historique pour émerger en cette fin de millénaire comme une survivance miraculeuse. Tout peuple vit, subit et exprime son histoire plus qu'il ne la connaît et ne la domine. Dans l'interaction entre les individus et cette tempête qui les emporte se joue ce que l'on nomme la culture. En Corse, chaque détail de la nature, le plus petit fait de la vie quotidienne semblent imprégnés de cette lutte incessante contre une disparition programmée et toujours inachevée. Cette île trace sans hâte sa voie avec la puissance d'un cétacé dont l'apparente certitude cache difficilement les blessures secrètes.

De l'enfance, je conserve le souvenir d'une Corse incarnée dans la famille et géographiquement limitée à notre micro-région. Les récits que secrétait la mémoire locale devaient étrangement ressembler à ceux qui traînaient dans chaque village insulaire : lutte contre la misère, vengeances familiales, la Grande Guerre puis l'exil et enfin le retour. La mort flottait sur les vivants comme des langues de brume qui s'écartaient pour laisser passer le soleil de notre jeunesse. Jusqu'au terme des années soixante, un équilibre fragile, relatif mais réel, préservait presque miraculeusement cette Corse, nous laissant croire que cet instant durerait éternellement. Je sais aujourd'hui que cette douceur de l'enfance tenait à la présence de la génération qui avait clos le XIX^e siècle pour aborder, pleine d'espérance, les années 1900. Je crois avoir mieux connu la Première Guerre mondiale, à travers les récits de mes grands-oncles et de mes grands-parents, que la guerre d'Algérie. La moitié des jeunes conscrits de notre famille avaient péri sur les champs de bataille pour défendre la patrie française, leur patrie.

Ce pacte, scellé dans le sang et par le sang, accordait aux Corses une légitimité nationale qu'aucun événement ne pourrait effacer. La Résistance antifasciste et la libération insulaire avaient renforcé ce sentiment. Pour ces hommes et ces femmes d'hier, la France représentait un havre de paix et de sécurité. Aux préjugés, les Corses répondaient par un besoin de réussite qui les menaient jusqu'aux plus importants postes de l'État. Et cette génération nous transmettait des valeurs traditionnelles qui avaient permis à la société corse de résister à tous les malheurs : respect des anciens, traditions, chaînes de solidarité familiales et politiques, capacité d'adaptation à toutes les situations.

Puis elle disparut peu à peu. Nous qui l'avions aimée comme on aime l'âme de son peuple, nous nous sentîmes soudain orphelins. Nous sentions confusément qu'une rup-

ture irréversible venait de s'opérer. Nous ne savions plus apprendre à apprendre et, faute d'un effort volontariste, la culture, déjà anémiée, risquait de se dessécher comme une momie jusqu'à tomber en poussière. Nous eûmes alors peur de cette marée continentale qui menaçait de submerger la Corse tout entière. Elle apportait un semblant de bien-être mais aussi des maladies mortelles comme l'argent facile, l'abandon des valeurs...

La Corse ne réagit pas tout de suite. Quoi qu'on puisse penser sur le continent, le sentiment dominant des insulaires restait celui d'un profond respect envers la France, exempt de toutes considérations financières. L'ultime génération du siècle dernier n'aurait pas supporté que soit remis en cause son amour pour cette mère adoptive et désormais adoptée. Élevés dans l'esprit revanchard, bardés de médailles de sang, français ils étaient, français, ils resteraient. Ils avaient peiné comme des forçats pour que leurs enfants étudient et s'intègrent au modèle dominant. Ils avaient donné leur vie pour la France. Ils estimaient avoir jeté un pont indestructible entre la Corse et la France. La brutalité de leurs réactions aux premières avancées régionalistes s'explique par cette volonté de rester ancrés près d'une terre qu'ils avaient contribué à défendre en deux occasions.

Mon grand-père et mon grand-oncle avaient, tous deux, combattu en 1914 sur le front. Démobilisés en 1919, ils avaient dû quitter une Corse misérable pour un continent où la fonction publique recrutait à tour de bras. Socialistes, franc-maçons et syndicalistes, ils s'intégrèrent dans la limite de leurs désirs. Parce qu'ils aimaient la France de toutes leurs forces, ils œuvrèrent à son évolution. Travailleurs acharnés et culpabilisés par les préjugés anticorses, ils ne s'autorisèrent aucune entorse dans leur travail ou leur militantisme. En 1942, les lois sur les sociétés secrètes provoquèrent leur éviction de la fonction publique. Soudain retournés à la misère, ils s'adressèrent au clan qui leur tourna le dos. Pardi, ses dirigeants collaboraient comme des brutes!

Viscéralement antifasciste, tradition familiale qui reste aujourd'hui encore scrupuleusement respectée par ses descendants, mon grand-oncle s'engagea dans la Résistance active, tandis que mon grand-père tâcha de faire bouillir la marmite selon une distribution hiérarchique soigneusement pensée. Au sortir de la guerre, ils estimaient avoir, une fois de plus, prouvé leur attachement à une France républicaine, laïque et généreuse. La réaction de mon grand-oncle au régionalisme fut immédiate et sans appel, celle de mon grand-père plus nuancée. Néanmoins, cette génération, influencée par le jacobinisme révolutionnaire, ne pouvait comprendre qu'on exigeât de la France plus de liberté. En demande-t-on à sa mère de chair ?

Les résistances de l'État français provoquèrent une radicalisation des exigences. La revendication régionaliste se mua en autonomisme puis en nationalisme. Vivant sur le continent, je m'engageais dans cette lutte qui me paraissait intellectuellement honorable. J'éprouvais toutefois une insatisfaction grandissante à ce combat que je vivais à Paris. Les luttes à distance ressemblent trop souvent à des solidarités causées par une détestable mauvaise conscience. Depuis quelques années, mes grands-parents évoquaient de plus en plus souvent leur jeunesse, la rupture de l'exil puis le retour au village. La vieillesse, l'écroulement de la société traditionnelle, les poussaient à parler. Mais, ils désiraient que cela fût inscrit dans un livre. Ils disparurent et j'écrivis *La Terre des seigneurs*². Utilisant un balancement dans le temps, je cherchais à renouer le fil d'une tradition perdue. D'autres ouvrages suivirent qui, tous, avaient trait à cette Corse d'autrefois racontée par mes chers anciens avec l'intensité que permet le recul des décennies.

Vivre ma « corsitude » sur le continent ne me demandait alors qu'une schizophrénie à laquelle nous avaient préparés les générations précédentes. Les préjugés anticorses, fort répandus sur le continent, ne m'atteignaient guère ; je trouvais plus de confort à en reconnaître éventuellement le bien-

fondé qu'à les combattre avec virulence. De surcroît, j'aimais et je continue d'aimer au-delà des mots cette culture française qui, lorsqu'elle ne tombe pas dans l'égoïsme et la préciosité, sait manier la finesse comme aucune autre. Tout comme Alexandre Sanguinetti, j'éprouve un grand plaisir à ce « métissage intellectuel » sachant que, s'il n'apporte pas forcément la paix et le bonheur immédiat, « il peut être l'enrichissement moral, spirituel et intellectuel »³.

*

Lorsque éclata dans l'île la grande grève du printemps 1989, je franchis le très étrange blocus que mes compatriotes avaient érigé autour de leur propre terre. Il m'apparut très vite que ce mouvement traduisait une profonde détresse qui dépassait, et de loin, ses initiateurs fonctionnaires. Sous des allures de conflit social classique, elle révélait le processus de décomposition d'un système social, issu des temps féodaux.

Or, la réaction de quelques journalistes continentaux devant l'événement me stupéfia par sa violence. Gérard Dupuy, de *Libération*, invectiva les Corses dans leur ensemble, leur intimant l'ordre de choisir entre le beurre et l'argent du beurre, la dépendance et l'indépendance. Claude Sarraute, dans *le Monde*, reprit le flambeau dans son style primesautier, relayée par Bruno Frappat. Plantu, ce dessinateur de génie, laissa s'écouler son incorrigible corsophobie dans un dessin qui reprenait l'un des plus vieux préjugés anticorses : la paresse. Un représentant de l'État tendait à des Corses, sombres et le front ceint d'un bandeau, des liasses de billet avec la sommation de reprendre le travail. « Et en plus, il nous insulte », répondait un gréviste insulaire. Philippe Bouvard, enfin, proposait dans *France-Soir* d'ouvrir une ligne aérienne entre Ajaccio et Pigalle.

L'arrogance ou la bêtise de ces réactions me peina. Sans chercher à comprendre les origines de la colère corse, les

uns et les autres n'exprimaient qu'une haine facile à l'encontre de la Corse tout entière. Qu'ils eussent lancé de pareils traits en direction d'un groupe sensible et la gauche tout entière aurait crié au racisme. Ma colère augmenta lorsqu'à mon retour sur le continent, je constatai de pareilles réactions chez mes collègues de travail, la plupart intellectuels chevronnés. Pire, quelques Corses, présents lors de ces altercations, baissaient honteusement la tête en approuvant. J'envoyai un article à *Libération* qui le publia. Malgré cela, je ne décolérai pas. Cette gauche française qui, avec quelque orgueil, se décernait des lauriers d'intelligence, se comportait avec le même simplisme que la droite, rappelant la réaction d'hommes de progrès qui, en 1870, exigèrent l'abandon de la Corse, « ce boulet que la France traînait à ses pieds ».

Les réactions des observateurs (ou acteurs) extérieurs avaient toujours été le résultat de cette contradiction entre l'apparence, toujours facile à saisir, et la complexité « arachnidale » de ce peuple méditerranéen, à l'intelligence éclatée, contenue dans un seul et même cerveau. Chacune de ces parties possédait un fondement unique et originel et une arborescence foisonnante qui traduisait des vécus différents. Puzzle d'une complexité effrayante, multidimensionnel et mouvant, la Corse protégeait son noyau à l'aide de formes nébuleuses et changeantes créées par le regard du conquérant. Peu à peu, la mémoire consciente de ce noyau disparaissait et les nuages devenaient la nouvelle réalité. Sans ce regard et son approbation ou sa haine, la Corse risquait bientôt de ne plus se retrouver. Sans ce miroir, les repères s'évanouissaient ainsi que les frontières qui séparent la réalité de la fiction.

*

Assumer cette complexité devient aujourd'hui une nécessité qui seule permettra de sortir la Corse du borbier dans laquelle elle s'enfonce. Tâche dont la difficulté est soulignée

par Edgar Morin : « Qu'est-ce que la complexité? Au premier abord, la complexité est un tissu (complexus : ce qui est tissé ensemble) de constituants hétérogènes inséparablement associés; elle pose le paradoxe de l'un et du multiple. Au second abord, la complexité est effectivement le tissu d'événements, actions, interactions, rétroactions, déterminations, aléas, qui constituent notre monde phénoménal. Mais alors la complexité se présente avec les traits inquiétants du fouillis, de l'inextricable, du désordre, de l'ambiguïté, de l'incertitude... D'où la nécessité, pour la connaissance, de mettre de l'ordre dans les phénomènes en y refoulant le désordre, d'écarter l'incertain, c'est-à-dire de sélectionner les éléments d'ordre et de certitude, de désambigüiser, clarifier, distinguer, hiérarchiser... Mais de telles opérations, nécessaires à l'intelligibilité, risquent de rendre aveugle si elles éliminent les autres caractères du complexus; et effectivement, elles nous ont rendus aveugles... Nous sommes encore aveugles au problème de la complexité... Or cet aveuglement fait partie de notre barbarie. Il nous fait comprendre que nous sommes toujours dans l'ère barbare des idées. Nous sommes toujours dans la préhistoire de l'esprit humain. Seule la pensée complexe nous permettrait de civiliser notre connaissance⁴ ».

De telles réflexions s'imposent comme des évidences lorsqu'on considère le regard des colonisateurs sur les colonisés et celui des Français sur la Corse.

Faussement présentée comme un paradis ensoleillé bercée par les chansons d'un Tino Rossi, la Corse est au contraire une île profondément tragique qui vit sa propre complexité comme une contradiction coupable. Représentation du jour, de l'amour, de la vie, de la lutte, et désormais des joies ludiques et estivales, elle porte cependant en elle cette mort dont l'ont menacée ses maîtres éphémères. L'homme corse ne supporte pas cette négation de sa complexité par une société dominante qui balance entre la vénération et la haine, tous sentiments excessifs et passionnés qui tuent le

quotidien. Ballotté entre ce qu'il est et ce qu'il devrait être, il masque l'hologramme de son identité par une unicité qui le ronge et le condamne.

Refusant de reconnaître cette identité, les conquérants de la Corse se sont efforcés de séparer le diabolique du divin et le bien du mal. Puis, à mieux observer ce fatras de valeurs artificiellement constituées, ces apprentis-sorcières constatarent l'inanité de leur comportement. Une attitude donnée pouvait être considérée à la fois comme bonne ou comme mauvaise. Pour peu qu'on les observe sous un angle différent, les vertus cardinales devenaient des péchés capitaux lorsque le décidaient les maîtres du jeu, c'est-à-dire les continentaux.

Le continent exprime de la Corse une image du passé qui ne contient rien de novateur et de dynamique. La vérité est que la France peut sans doute se payer le luxe d'ignorer sa propre complexité, et a fortiori celle des autres, grâce à sa richesse, à son histoire, à son statut de dominateur donc à son futur possible. La Corse non. En conservant d'elle-même cette simplicité apparente, en refusant de s'assumer dans sa réalité profonde, elle risque d'être broyée par l'Europe de 1993. Le silence, ce ciment de la mort, a été en partie rompu durant la grève de 1989. Il reste à accomplir la majeure partie du chemin en abandonnant certaines références. Encore faudrait-il que les continentaux ne renvoient pas sans arrêt les Corses, qui essayent de sortir des livres d'images, aux cercueils du passé et aux étagères de musées ethnologiques. Sur cette voie, le statut ébauché tout récemment par le ministre de l'intérieur, Pierre Joxe, en mai 1990, paraît, jusqu'à plus ample information, de bon augure : enfin, tournant le dos à des décennies de centralisme autoritaire, une reconnaissance quasi officielle du peuple corse!

Étudier l'histoire de la Corse permet d'en comprendre l'étonnante modernité. Sous une apparence archaïque, elle préfigura les grandes transformations de l'Europe méridionale : messianisme millénaire des Giovanalli et révolution

communale au xiv^e siècle, soulèvement national au début du xviii^e siècle et révolution paoliste en 1755. Les Lumières trouvèrent dans cette île leur première expression populaire, trente-neuf ans avant la France. Les juifs y obtinrent la liberté de conscience et l'idée de nation cimentée pour partie un peuple déchiré. Bien avant la France, la Corse avait exprimé quelques valeurs universelles qui lui sont aujourd'hui niées et que revendiqua la Révolution française. Jusqu'à ce qu'elle devienne cette île en bout de France, la Corse lutta pour développer cette richesse qu'elle sentait grandir en elle. Ses conquérants la bâillonnèrent comme s'ils craignaient la voix de cette lilliputienne. Ils l'enrobèrent de leur rumeur pour mieux la réduire au silence, la laissant se débattre dans son asphyxie, veillant à ce qu'elle ne périsse pas sans toutefois espérer croître.

Semblable à un arbre rabougri, elle s'est couverte de fruits parasites tour à tour délicieux ou vénéneux. Travestis par le désir du conquérant, les Corses furent alternativement présentés comme d'orgueilleux rebelles ou de fiers patriotes, des êtres violents sans morale ou des êtres farouches et indépendants. Que n'a-t-on dit et écrit sur la paresse congénitale des insulaires soudain transformée en félicité pastorale? Le coupe-jarret se muait en bandit d'honneur tandis que Napoléon incarnait tour à tour le génie corse et sa voracité. La solidarité politique et familiale suscita les interprétations les plus diverses depuis l'accusation d'organisation mafieuse jusqu'à la vénération de cette ultime valeur anti-que. Suivant le même mouvement de va-et-vient, le nationalisme insulaire fut taxé de création étrangère et de passéisme traditionnel quand ce n'était pas de terrorisme, concept qui, à lui tout seul, exprime ce balancement puisqu'il renvoie aussi bien aux résistants de la dernière guerre qu'aux assassins du Moyen-Orient.

Ces contradictions explosèrent au printemps 1989. La Corse en lutte se moquait de ces attaques décousues. Puis la combativité retomba et le gouvernement créa des commis-

sions qui n'accouchèrent que du néant. Pardi : le représentant du pouvoir avait parlé des salaires et des prix, refusant d'aborder la question de fond. Cependant, rien n'était plus comme avant. Un verrou avait sauté et la liberté avait gagné du terrain. J'avais alors rencontré à Paris un haut fonctionnaire continental en charge des affaires corses. Il lui semblait que le pouvoir avait remporté la partie. Je le laissai parler, certain du contraire. La défaite apparente de la Corse ressemblait fort à une victoire. Lui raisonnait sur le temps court, déterminé par les aléas de sa carrière. Dans l'île, la population avait affronté une épreuve dans l'unité et tiré les leçons de l'expérience. Et si l'histoire ressemblait à ces préjugés caméléons qui plaident à la fois le blanc et le noir ? Si l'impression de victoire des conquérants n'était que le travestissement d'une certitude de défaite ? A ce compte, le soleil des victoires coloniales portait en son ventre l'annonce d'une mort certaine tandis que la nuit des vaincus s'éclairait d'une faible aurore. Les défaites et les victoires du passé, éclairées d'un jour nouveau apparaîtront alors dans leur réalité : le contraire de ce qu'on prétendit qu'elles furent. La Corse est à un carrefour. Vivre sur le passé est devenu impossible. Mais encore faut-il que la Corse, elle-même dépouillée de ses complexes, affronte sa propre complexité, annihilant les préjugés créés par ses conquérants pour affronter résolument son avenir. Alors, le temps ne comptera plus et le mouvement évolutif neutralisera la peur et la mort comme cela se produisit, au XVIII^e siècle, durant les quatorze années de révolution paoline.

*

Il restait à écrire cette complexité corse, travail difficile voire impossible. Pour être transmise et comprise, une pensée exige un ordre minimum et de pauvres mots. Or la complexité corse (et, partant, toute complexité) ressemble à une tornade où s'enchevêtrent l'histoire, le temps, la culture,

les interactions qui génèrent de nouvelles actions. De loin, l'apparence est celle d'une spirale ascendante aux limites précises. De l'intérieur, c'est un gigantesque maquis dont la croissance obéit à des lois qui nous échappent. Pourtant, cette tornade qui, du continent, paraît effectuer un étonnant surplace, réagit aux informations de l'extérieur. Elle se forme et se déforme sous leurs caresses ou leurs coups. Elle avance et recule au gré de son environnement, amical ou hostile. Faire accepter l'apparent paradoxe de la complexité corse, voilà la seule ambition de cet ouvrage. Car alors prendra fin cette aberration intellectuelle qui veut que de fins esprits réagissent sans nuance à la seule évocation du mot « Corse ».

Trouver les chemins de l'échange comportait bien des difficultés tant l'histoire des préjugés tient de l'archéologie, traque patiente et incertaine des traces, des empreintes et des restes. Or le passé entremêle les strates horizontales, celles du temps et des périodes, et les phénomènes de longue durée qui traversent ces horizontalités pour émerger, à la fois semblables et différents, au jour moderne. La tentation est grande de découper ce magma « en concepts clos et en explications mécanistes, linéaires et strictement déterministes »⁵. Mais, alors, on tue la complexité et on la réduit à une foule d'immobilités, elle qui n'est que réactions. Il fallait éviter les conceptions réductrices « qui noient le tout dans les parties qui le constituent ou qui noient les parties dans le tout qui les englobe » et « considérer l'un dans le multiple et le multiple dans l'un, sans que l'un absorbe le multiple et que le multiple absorbe l'un » afin de comprendre « que tout phénomène en devenir requiert, pour sa compréhension, l'association complexe de l'ordre, du désordre et de l'organisation »⁶. Pour penser le multiple dans l'un, l'un dans le multiple, *l'unitas multiplex*, Edgar Morin se réfère aux *Pensées* de Pascal : « Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloi-

LE COMPLEXE CORSE

GABRIEL XAVIER CULIOLI

Paresse, violence, orgueil, banditisme, clanisme, terrorisme..., la Corse n'en finit pas de subir les préjugés du continent, ravivés à chaque grève, à chaque attentat. Cette île, dont l'histoire est l'une des plus tragiques de la Méditerranée, semble prise au piège d'une rumeur millénaire, enfermée dans une image légendaire, sans cesse renvoyée aux tragédies du passé.

Pour mieux la réfuter, Gabriel Xavier Culioli s'est fait l'historien de cette mauvaise réputation, de Napoléon I^{er} au FLNC, en passant par la république paoline. Et si les sept péchés capitaux de la Corse étaient autant de vertus cardinales? Et si, derrière le simplisme des anathèmes, se cachait l'infinie complexité d'un peuple?

Ce plaidoyer pour la culture et l'identité corses, leur actualité et leur modernité, s'adresse aussi aux Corses eux-mêmes. Ne se complaisent-ils pas dans la malédiction qui les mutile? A l'immobilisme et au passéisme, *Le complexe corse* oppose un « nationalisme cosmopolite », ouvert aux différences et au dialogue, le regard enfin tourné vers la mer.

Gabriel Xavier Culioli est notamment l'auteur de *La Terre des seigneurs* (Prix du livre corse 1986) et de *Terres de Corse* (Prix du livre corse 1988).

Photo © Th. Chesnot - Sipa Press



9 782070 719884



90-VI A 71988 ISBN 2-07-071988-X

Extrait de la publication